N° 3115 — 8e Année — CINQ CENTIMES — Vendredi 25 Décembre 1896

RÉDACTION & ADMINISTRATION:
ROUBAIX, 65, rue des Fabricants (près la place du Trichon)
TOURCOING, rue Victor, 50

PRIX DES ABONNEMENTS
ROUBAIX-TOURCOING
Trois mois, 4 fr. 50 — Un an, 18 fr.
Nord et départements limitrophes
Trois mois, 6 francs — Un an, 24 francs
Abonnement continue sauf avis contraire.

L'ÉCHO DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain Quotidien

PRIX DES ANNONCES
ANNONCES . . . . . 0 fr. 25 la ligne
RÉCLAMES . . . . . 0 fr. 50 —
FAITS DIVERS . . . . . 0 fr. 75 —
LOCALES . . . . . 1 fr. 00 —

Les annonces seront reçues aux bureaux du journal, à Paris, à l'Agence Havas, place de la Bourse, 10.

Téléphone

Les Candidats républicains AU SÉNAT

Géry Legrand

Le nom de Pierre et de Géry Legrand est intimement lié à l'histoire politique de ce temps, à Lille et dans le département du Nord tout entier.

Pierre Legrand, le père était président du Conseil de Préfecture du Nord, quand fut perpétré le coup d'Etat de 1851. Il protesta, fut révoqué par le préfet Besson; et, quelques années après, fut envoyé au Corps législatif par les électeurs de Lille, seul député d'opposition à l'Empire nommé dans la France entière.

Ses fils savent s'inspirer des traditions paternelles : Pierre, Pierre Legrand, avocat, député du Nord, trois fois ministre, mort tout récemment après avoir rendu au pays les plus signalés services ; l'autre Géry Legrand, sénateur sortant, candidat républicain aux élections du 3 janvier, dont nous allons retracer rapidement la brillante carrière.

***

A la mort de son père, en 1859, Géry Legrand se fixe à Lille, et publie cette *Revue du Nord*, dont les premiers abonnés furent Jules Simon, Charras, Sacs-Bigolo et Mathieu Lavaignac, et qui comptait parmi ses collaborateurs François Coppée, Emile Zola, Virmorel, de Kéveley, le général Pitié, Henri Brisson, Henry Fouquier, Gaston Bergeral, etc.

A cette époque, la liberté de la presse n'existait pas, et cette publication littéraire, accusée d'incursion sur le domaine réservé de la politique, disparut sous le coup de poursuites correctionnelles.

M. Géry Legrand fit paraître alors le *Journal populaire* frappé à son tour par le gouvernement impérial, et ensuite succéda le *Progrès du Nord*, fondé avec Gustave Masure, et qui parut d'abord, comme journal hebdomadaire, à Bruxelles.

En 1865, M. Géry Legrand se présente au conseil d'arrondissement dans le canton nord-est de Lille. *L'administration le combat. Toute la presse locale est contre lui.* Seuls, les journaux libéraux de Paris, le *Siècle*, le *Temps*, la *Presse* le soutiennent. Et son succès est éclatant.

En 1868, le comité républicain le choisit comme candidat au corps législatif, dans la 3e circonscription de Lille, contre M. Des Rotours père.

Dans sa profession de foi, M. Géry Legrand fait le procès du régime impérial. Il montre l'industrie du Nord ruinée par l'adoption brutale, et sans la participation des Chambres, du libre-échange.

A propos de la nouvelle loi militaire, il rappelle l'aventure du Mexique et prévoit que l'on paraît méditer des entreprises plus hasardeuses encore.

Les événements devaient, hélas! lui donner trop tôt raison !

A ces dangers du despotisme. le candidat de 1868 oppose les bienfaits de la liberté ; « La liberté, dit-il, voilà le but que nous devons poursuivre. *Sans elle, il n'est pas de paix durable*, d'économies possibles, de prospérité réelle... La liberté, garantie de la paix et de la richesse publique, voilà ce que votre vote doit réclamer. »

M. Géry Legrand obtint une majorité considérable à Lille, mais les campagnes assurent l'élection du candidat officiel.

M. des Rotours, meurt l'année suivante, et le Comité de M. Géry Legrand, décide M. Thiers à accepter la candidature à Lille.

Il est intéressant de rappeler la lettre de remerciements que le futur président de la République adressait, le 14 mai 1869, au plus fort de la lutte, à M. Géry Legrand : « Remercies M. Masure, écrivait-il, de tout ce qu'a fait le *Progrès du Nord* qui a défendu ma candidature avec le plus vaste bonheur, et continues vos efforts pour une candidature dont vous êtes l'un des auteurs. »

Malgré l'appui de tous les républicains, de toute la presse républicaine, et du *Réveil* de Delescluze lui-même, M. des Rotours, fils, l'emporta sur M. Thiers.

Un an après, les prévisions alarmées de M. Géry Legrand se réalisaient : l'Empire se jetait dans une « nouvelle aventure ». La guerre était déclarée.

Chargé d'une mission auprès de Gambetta, délégué le *Progrès du Nord* en l'absence de Masure, officier d'état-major des mobilisés, M. Géry Legrand fut, aux côtés de Testelin, commissaire de la République, et de Pierre Legrand, préfet, qui organisaient l'armée du Nord et appelaient Faidherbe à sa tête, un collaborateur dévoué de l'œuvre de la Défense nationale.

Après nos malheurs, lorsque la réaction, triomphante, s'acharna contre Gambetta, Testelin et Pierre Legrand, Géry Legrand alla les défendre dans les réunions ; il présida, notamment, la réunion de Wazemmes d'où sortirent la candidature de Gambetta, d'abord, celle de Masure, ensuite.

A la même heure, le *Progrès du Nord* ayant été interdit par le voie publique, il publiait, avec la collaboration d'Auguste Potié, de Victor Desprez, de Beurmont, d'Heddebault et de Coriaweinder, cette vaillante *Feuille des Campagnes* que les cultivateurs n'ont pas oubliée.

***

Entré au conseil municipal de Lille en 1876, adjoint de M. Dutilleul en 1878, M. Géry Legrand est, à la mort de ce dernier, en 1881, sur la désignation de ses collègues, appelé aux fonctions de maire de Lille, qu'il conserva seize ans. C'est en cette qualité qu'il fut décoré, en 1886, par Faidherbe, grand-chancelier de la Légion-d'honneur.

Aux attaques violentes et parfois injustes que ne pouvait manquer de provoquer cette longue administration de seize années, nous nous contenterons d'opposer l'œuvre de Géry Legrand et de ses collègues républicains.

En 1878, le budget était en déficit. M. Dutilleul, dans un rapport du 27 février, déclarait que les dépenses courantes du budget ne pouvaient être couvertes que par des prélèvements sur fond d'emprunt; il fixait le déficit annuel à 474.000 francs et indiquait qu'il durerait jusqu'en 1885, c'est-à-dire pendant quatorze ans.

Il proposait enfin l'impôt sur la bière, pour faire face aux dépenses nécessitées par l'achèvement du Palais-Rameau, la construction des Facultés, des écoles, l'assainissement du quartier Saint-Sauveur, la création de rues dans les nouveaux quartiers, etc.

Eh bien ! l'impôt sur la bière a pu être évité. Tous les grands travaux nécessités par la transformation et l'embellissement de la ville de Lille ont été exécutés. Plus de vingt millions ont été dépensés.

Et le déficit a disparu du budget de la ville. Et ses charges n'ont pas été aggravées. Et sa dette n'a été augmentée que de trois millions.

Bien plus, la prospérité croissante des finances municipales a permis de mieux doter les services municipaux, et les successeurs de l'administration républicaine ont trouvé un budget non seulement équilibré, mais comportant un excédent considérable de recettes. Ils ont trouvé en caisse une somme disponible de 800.000 fr.

Rappelons-nous le rôle de M. Géry Legrand pendant la période boulangiste ? Les Lillois sont, certes, point oublié son attitude énergique, et avec quelle décision il intervint au milieu des désordres qui s'étaient produits à Lille.

Le nom de Géry Legrand restera aussi attaché à deux événements mémorables de notre histoire : la commémoration du siège de Lille, et les fêtes magnifiques auxquelles vint assister, il y a quatre ans le président Carnot ; et l'érection du monument élevé à la gloire de Faidherbe, et dont il présidait le Comité de souscription.

***

C'est en 188, vingt ans après sa première candidature, que M. Géry Legrand fut nommé sénateur, au siège laissé vacant par la mort de M. Carnot père.

Il continua au Sénat, les traditions de Testelin et de Masure, dont il avait été l'ami et le collaborateur dans les luttes politiques du Nord, et il s'inspira des idées de progrès et de liberté que ces vétérans de la démocratie avaient toujours défendues.

La physionomie de l'honorable sénateur sortant est trop populaire, pour qu'il soit nécessaire de la retracer par le détail.

Nous nous contenterons, pour terminer cette rapide biographie, d'emprunter à l'un de nos confrères de Toulouse, la *Dépêche*, les quelques traits suivants de l'esquisse qu'elle vient de consacrer à M. Géry Legrand :

« M. Géry Legrand à une bonne figure de patriarche et porte une barbe de fleuve ; et grâce au concours d'une épaisse moustache, elle ne laisse voir de la bouche que tout juste ce qu'il faut pour qu'on la devine souriante.

« Le crâne est très développé, le nez est d'une jolie courbe quilline, et les yeux sont à la fois malicieux et bienveillants. »

Georges ROBERT.

L'impôt sur le revenu

Nous avons demandé à l'*Echo du Nord*, à la *Dépêche* et à la *Croix*, de nous expliquer l'attitude contradictoire des cléricaux, qui reprochent si vehémentement aux députés du Nord leur vote en faveur de l'impôt sur le revenu, et qui soutiennent, l'autre part, avec l'abbé Lemire, dans le Finistère, le candidature de M. l'abbé Gayraud, partisan de ce même impôt sur le revenu.

La *Dépêche* et l'*Echo* ont gardé le silence. Seule, la *Croix* a répondu et elle l'a fait avec une netteté que nous reconnaissons volontiers.

La *Croix* se range, avec cétée de MM. Lemire et Gayraud, parmi les défenseurs de l'impôt sur le revenu. Il a elle combat les députés du Nord, dit-elle, ce n'est pas en raison de leurs votes sur cette question, mais « parce que ce sont des sectaires, des ennemis de nos libertés religieuses... »

L'*Echo du Nord*, a cependant soutenu la plupart de ces candidatures, y compris M. Dubois, qu'il combat aujourd'hui. Il a donc contribué à faire entrer des sectaires à la Chambre. Pauvre *Echo* !...

Quoi qu'il en soit, nous savons à quoi nous en tenir sur le compte de la *Croix*. Nous savons que les cléricaux représentés par ce journal se déclarent partisans de l'impôt sur le revenu.

Et nous espérons que la *Croix* n'hésitera pas à dire leur fait à MM. Le Gavrian, Loyer, Dansette, Plichon, etc., qui ont voté contre cette réforme.

Nous attendons, maintenant, les explications de la *Dépêche* et de l'*Echo du Nord*.

G. R.

Echos et Nouvelles

M. Léon Renier a montré ces jours derniers aux membres de l'Académie des inscriptions et belles lettres une longue inscription d'un monument chaldéen qui n'embrasse pas moins de 4 règnes de la plus ancienne histoire, entre entre le 38e et le 40e siècle avant notre ère.

AU JOUR LE JOUR

CHEZ BOUZIN

— Voyez donc toujours si on peut me recevoir ! C'est pour la chanson : moi je pique des épingles dans les pelotes des femmes que je distingue !

Et Bouzin, l'amusant Bouzin, l'inénarrable Bouzin du *Fil à la Patte*, Bouzin sangle dans sa redingote cramoisie et son pantalon en spencer, fait son entrée joyeusement épique le feutre d'une main et le parapluie de l'autre. A son aspect tout cil, tout sourcil, même les soutiens : c'est une gaieté qui s'allume aux fauteuils, escalade les galeries et pétille au paradis comme ces vagabondes fusées des feux d'artifice. Le rire crouus des fonds de loges, le rire des femmes, secoue les ventres gras des obèses : M. Brisson lui-même n'y résisterait pas et Bouzin aurait raison de sa mélancolie.

Mais ce n'est pas de ce Bouzin de théâtre qu'il s'agit : celui-ci appartient tout entier avec sa verve comique à notre distingué collaborateur X..., qui seul a droit de le juger en dernière analyse.

C'est d'un Bouzin plus intime, d'un Bouzin en robe de chambre, d'un Bouzin de derrière les Vichetes que je veux vous parler : celui-là vous pouvez lui causer entre quatre et cinq, les coudes sur la table, en camarade, en la fumée des pipes et le parfum des bières, la bière, tout blanc, dans un coquet café de la rue des Sept-Agaches, où il tient ses assises de piquet. Car il joue au piquet, il y joue même très bien, caressant doucement sa petite chère copine la chope de bière brune qu'il a retrouvée dans sa bonne ville de Lille. Que voulez-vous pour piquer des épingles, il faut d'abord les tirer du jeu. Non, quand Bouzin joue, il ne pique des épingles, mais il aime tout comme un autre abattre, à l'heure de l'apéritif, son cent de piquet en vrai lillois de la rue de l'Arc qu'il est. Mais, m'allez-vous dire, je croyais Bouzin parisien. Parisien au théâtre, Bouzin est lillois dans la vie privée, notre Bouzin à nous n'entend et de son vrai nom s'appelle Letellier, ni natif, comme dirait Pitou, de la rue de l'Arc, paroisse St-Etienne.

C'est là que le petit Bouzin, pardon, Letellier naquit, s'éleva et devint cartonnier, ouvrier cartonnier à 120 sous chez Toussaint, rue de Jemmapes. Les ancêtres étaient tisserands : Letellier comme son père préféra le carton. Entre temps il laissait le cerveau pour les planches. Mais laissons lui nous conter lui même son enfance avec cette bonhomie lente qui donne tant de saveur à son dialogue ironique, rehaussé encore par le rictus de la bouche et le déchaussement des dents.

Letellier, en effet, n'est pas un Adonis et le plus vilain tour que la fortune aurait pu lui jouer, c'est de lui modeler ses traits sur ceux d'Apollon. Non, mais voyez-vous ce masque de comique avec un nez aquilin ou une bouche en cœur ? Non, mais vous le voyez d'ici, lui a pleuré franchement un nez à la Hyacinthe, lui a fendu largement la bouche, l'a quelque peu torturée en passage et lui a dit : maintenant, camarade, tâche que tu aies deux sous de talent, ton affaire est chaire ; tu as du pain sur la planche. Il y avait mieux que du pain, il y avait des appointements à gagner ; et le brave garçon les a cueillis un peu partout autour du monde.

— J'ai roulé, nous dit-il, ma vieille bosse dans tous les coins, à Montréal et à St-Pétersbourg ; mais c'est en Amérique, le seul pays où les apprentis de chez nous au temps des corporations et me suis retrouvé avec surprise jouant l'opérette en Amérique. Le seul n'était pas banal pour l'ancien sociétaire des Variétés.

— Revenons en arrière, si vous voulez bien, et conte-moi vos débuts.

— Va pour le recul. Aussi bien je ne suis pas fâché d'evoquer tout ce passé des souvenirs où je me retrouve choriste sur la scène des Variétés, chantant vers la dix-septième année *Fleur de Thé, l'enchanteur de Bretagne, la Grande Duchesse*. On trouvait moyen de gagner trente sous par soirée et d'avoir dépensé quarante chez Lamour de la rue Jean-Jacques Rousseau avec les copains Varlueile, Lhuissier, Pouillier, on siffait à la ronde des grands genièvres ou des vins chauds.

Entre temps je cartonnais toujours et comme les parents étaient morts il fallait travailler rude. Pourtant en dépit de mon travail manuel, je me sentais piqué de la mouche du théâtre et je rédigeais fiacre d'abord, puis à moi, je débutais dans des bouts de rôle sur la scène des Variétés, direction Chapiot.

On me vit sous la calvitie et la barbe d'un crétancier dans le *Gendre de M. Poirrier* et comme je ne jouais pas trop mal, que les trognons de *pommes m'étaient totalement inconnus*, un soir, — les rustauds firent l'échange et je parus au Grand Théâtre deuxième comique dans le rôle de Tiburce des *Petits Oiseaux*. C'était vers l'année 1869. M. Bonnefoi dirigeait *cette scène illloise*. Je passe sur l'incident Coquelin.

— Jamais de la vie ! Appuyez au contraire.

— L'histoire est simple, d'ailleurs. Je ne sais pas si j'avais beaucoup de talent à cette époque, mais je faisais preuve incontestablement dé beaucoup de bonne volonté. C'est ainsi que je dis à Coquelin en tournée « Monsieur Coquelin ne vous gênez pas pour me faire répéter aussi souvent que vous voudrez, mon rôle de domestique dans le *Malade Imaginaire*, je ne suis jamais fatigué. » Coquelin prit à la lettre ma déclaration et après avoir répété quatorze fois le rôle, je dus lui avouer que la fatigue n'était plus pour moi qu'un vain mot. Coquelin. Il rit et m'intéressa à moi ; je lui dois d'excellents conseils et si je ne m'étais pas réveillé brusquement chanteur...

— Comment chanteur ?

— Troisième basse ! Deuxième basse! Baryton même en Amérique où on n'a pas toujours un Montfort sous la main. Comme dans le Midi, Montfort ne fut engagé en 1872 des représentations à Douai, à Arraset la nuit dans les wagons Lambert père, Cornet et moi, bien que nous ne fussions pas ivrognes de pousser le chanson et de risquer Fut de poltrine dans le silence.

Toutes les romances de l'époque y passaient : *l'Hirondelle morte*, *le Bouquet des Orphelines*. Après une représentation, Cornet me dit devant Bonnéfois : « Mais chante donc quelque chose au directeur. Tu as une voix supérieure à celles que Fox nous a amenées dans les incendies. » Ce fut aussi l'avis de Bonnefois qui ajouta : « Bougre de chinois, quand on a de la voix on ne joue pas la comédie ». Sans un mot j'achèvai hauté et froid que j'attrapais à la Bourboule, il est probable que vous ne m'aurez jamais connu en Bouzin. Tout le répertoire y passa : *Jeanne Maillotte*, une pièce locale, *Mignon*, la *Dame Blanche*. La Comédie me reprit en 1878 avec la tournée Gros : Je partis à la recherche d'un de mes oncles d'Amérique.

— L'avez-vous retrouvé, au moins !

—Jamais de la vie! Je faillis même y laisser les fils de mon père. Figurez-vous qu'au Canada, sous prétexte que ma tête lui plaisait comme cible, un Américain me trouva rien de mieux que de me canarder à bout portant avec son revolver. Je n'eus que le temps de sortir le mien et de lui répondre. Les balles étaient probablement de liège comme au théâtre ou tout au moins aucune ne m'atteignit. A ma demande d'explications, l'Américain me répondit flegmatiquement que j'avais une tête intéressante et qu'il voyait qu'il est des cas où il peut être dangereux d'avoir un physique agréable : ce que j'ont pourtant que de moustaches à Apollon. En revanche, à Montréal où les coups de revolver s'échangent comme des bouquets, j'ai été agréablement surpris d'entendre une maman bercer son nourrisson sur l'air du *Fêté Quinquin*. Même impression ressentie en Russie où une fanfare militaire jouait la *Canchon dormoire*.

— La voilà bien l'alliance ! Avez-vous un souvenir franco-russe à nous conter.

— Une phrase tout au plus charmante d'un général russe dont j'ai oublié le nom. J'ai pourtant l'habitude de fréquenter au théâtre dans le *Petit Moujick*. En 1880, après une représentation au Théâtre Michel, quelques généraux avaient réuni acteurs et actrices, dans un de leurs salons. On fit venir les Tziganes. Les Tziganes font un peu partie du matériel russe : pour un oui ou pour un non, on les apporte au dessert. Ce sont des liqueurs fortes qui facilitent la digestion. Le fait est que ces danses lascives et que ces chants voluptueux ont un charme très réel qu'Abélard lui-même appréciérait. Mon voisin, un général russe qui aurait probablement un digestion à point se leva et saluant à la ronde les Tziganes : « Maintenant Mesdames, leur dit-il, je puis aller souhaiter le bonsoir à ma femme. »

— Ce ne sont pas les états de service qui vous manquent !

— 30 campagnes, une blessure ! Parfaitement une blessure. Regardez ma main droite : j'ai eu le dernier fortement endommagé à Reims par une épée de théâtre. Je jouais le rôle de Quilquibic dans *Bocoace* et j'avais empoigné mon parapluie à pleine main pour me défendre contre l'épée de mon adversaire. Le fer trona non seulement l'étoffe mais la peau. On n'eut que le temps de baisser le rideau pour panser mes blessures. Depuis ce temps j'ai soin de tenir mon pépin le plus loin possible du joueur d'épée : malgré cela à la dernière représentation à Lille, le parapluie avait été transformé en écumoire.

— Quel âge avez-vous ?

— Quarante ans le jour et vingt-cinq la soir ! Demandez plutôt aux belles nuits qui passent. Du reste au théâtre nous n'avons pas d'âge : l'échelle de Romée fait partie des accessoires et nous avons assez de fard dans nos pots pour nous mettre des roses aux joues et de la jeunesse aux tempes. Si jamais l'élixir de longue vie devait être trouvé ce serait aux acteurs que les alchimistes songeraient à demander leur secret.

— Avez-vous un enfant ?

— Hélas! oui, monsieur, je suis pêcheur, le plus grand des pêcheurs devant l'Eternel. Pour un oui, pour un non, il me prend de lui en bouter d'un petit bâton et je regarde pendant de longues heures les bouchons aller sur l'eau. Cela veut tout autant que de voir passer les bateaux tout en vidant son verre. On a vu ma ligne dans toutes les eaux du monde.

— Même dans la Seine ?

— Même dans la Seine. L'année dernière j'ai pris à Besançon une carpe de quinze livres. Le plus beau poisson du monde ne peut donner que ce qu'il a.

— Je les connais les carpes de théâtre. Elles sont comme les canards des journalistes en carton pâte.

Notre ami Bouzin ne daigna pas répondre à mes sceptiques paroles. Il prit son parapluie d'un geste noble : c'était l'heure où il allait piquer ses épingles. Quelques minutes plus tard, les rires du public m'apprirent qu'il avait réussi dans cette délicate opération.

G. D. JEANDOUZY.

A PROPOS de l'Ecole d'Apprentissage DE LILLE

Le *Réveil du Nord*, au sujet de notre article sur le rapport de M. le docteur Debierre, relatif à la création d'une école d'apprentissage, nous déclare tout net que nos objections n'ont aucune valeur.

Voilà qui est clairement dit, mais beaucoup moins clairement prouvé.

Nous avons fait valoir tout d'abord certains inconvénients bâtissant, une dépense de 48,000 fr. pour 150 élèves alors que la dépense pour 10 ateliers scolaires comprenant de 2 à 600 élèves est simplement de 20,000 fr.

Le *Réveil* nous répond qu'il ne s'agit pas de supprimer les ateliers qui existent, mais de faire une création à côté, d'établir en quelque sorte un échelon supérieur dans la section des travaux manuels.

Nous prenons acte de cette déclaration.

Les ateliers annexés aux écoles primaires continueront de fonctionner comme par le passé.

C'est entendu et une partie de nos critiques n'ont plus, de ce chef, raison d'être ; mais dans ce cas, pourquoi vouloir faire concurrence aux chefs de cet enseignement technique qu'ils étaient tous mis à pied ?

Pourquoi, si l'enseignement du travail manuel est maintenu, supprime-t-on les professeurs ?

Voilà le point sur lequel nous serions heureux d'avoir une explication bien nette sur cette question.

Nous constatons aussi que le *Réveil* est resté muet au sujet de nos critiques sur l'inutilité d'un cours pratique d'agriculture et d'un cours commercial.

Cela prouve tout au moins que le projet de M. l'adjoint est loin d'être parfait dans ses détails.

Quant au principe même de la création d'une école d'apprentissage nous n'y sommes pas hostile à la condition que cela ne cause aucun préjudice aux ateliers des écoles primaires.

D'autre part, le choix de l'édifice destiné à loger la nouvelle école nous paraît assez mal compris.

Son éloignement de certains quartiers pourleux rendra plus difficile le recrutement des élèves.

Si, pour l'instant, on n'a pas d'autre bâtiment disponible, on pourrait peut-être utiliser l'école de la rue Racine, mais il serait à désirer que ce ne soit que temporairement.

A notre objection relative aux trois années de cours pendant lesquelles l'élève n'apporterai aucun subside au foyer de famille, le rapport répond par l'espérance assez aléatoire d'une gratification annuelle à chacun des élèves.

Acceptons-en l'augure, mais rien n'est moins démontré.

En résumé, si la nouvelle école d'apprentissage laisse subsister les ateliers scolaires existants et si le personnel enseignant n'est pas récompensé de longues années de dévouement par un renvoi brutal comme nous avions hier, le droit de le croire, nous ne tarderons pas à nous trouver d'accord avec le *Réveil*.

Il est toutefois fâcheux qu'un rapport d'un professeur de cette de M. l'adjoint Debierre sur cette grosse et intéressante question, n'ait pas été distribué aux Conseillers municipaux avant la séance.

On est pu le discuter utilement et la commission de l'instruction publique qui été éclairée sur les intentions du Conseil.

E. L. B.

POLITIQUE ÉTRANGÈRE

La mort de Maceo et la joie des Espagnols. — Une insurrection qui ne manquera pas de chefs. — La légende de l'autosuisant. — L'agitation aux Etats-Unis.

Les Espagnols avaient raison de se livrer à la joie. Ils étaient réellement délivrés de leur plus redoutable adversaire. Cette fois-ci, il n'est plus permis de douter : Antonio est mort pour de bon. Par malheur cette joie aura été de courte durée. Si nos voisins ont espéré que la disparition du vainqueur de Peralejo et de Colimo, ils auront pour résultat, du jour au lendemain, de décourager les Cubains, je crains que leur déception, à l'heure qu'il est, ne soit singulièrement pénible.

Aussi bien, est-ce qu'ils n'ont pas exagéré la valeur du cabecilla mulâtre ? Est-ce à lui seul que les insurgés doivent d'avoir si énergiquement et si heureusement résisté aux grandes armées du maréchal Martinez Campos et du général Weyler ? C'est bien sans doute qui a mené avec célérité, une impétuosité qui ont fait l'admiration des professionnels de l'art de la guerre, cette marche en avant de Kest à l'Ouest, qui a transporté le théâtre des opérations des montagnes de Puerto-Principe aux portes de la Havane et dans cette province de Pinar-del-Rio, où débarquent si aisément les flibustiers de la Floride. Mais c'était Maximo Gomez qui avait tout préparé, tout combiné.

Et Maximo Gomez survit, et Maximo Gomez a pour successeur, sur la brèche, un lieutenant moins vaqueur, il y a Calixto Garcia et dix autres qui n'ont pas à faire leur réputation de bravoure et d'audace.

***

Et puis, la question est de savoir si les Cubains ont besoin d'avoir à leur tête un grand capitaine ? Quelle est la tactique qui leur a si bien réussi jusqu'à présent ? Etiner non seulement les bataillons rangés, mais d'une manière générale, éviter tout contact avec les réguliers quand ils sont en nombre et sur leurs gardes ; n'attaquer que des détachements isolés ; la plupart du temps se contenter de poursuivre par les soldats métropolitains et dans cette poursuite les épuiser, les user, les démoraliser ; chemin faisant, incendier les gros et les petits villages habités ou même indifférents en brûlant les maisons, en détruisant les récoltes. Pour faire cette guère là, ne trouverons-ils pas toujours des chefs ?

***

Admettons pourtant que la mort de Maceo leur cause un grave préjudice, ce préjudice est compensé, et au-delà, par le rétablissement des sympathies américaines.

Depuis la catastrophe de la Trocha de Mariel, les amis des Cubains aux Etats-Unis n'ont pas perdu leur temps. Ils ont entrepris de fabriquer de toutes pièces une légende sur la mort de Maceo. Avouer la vérité, avouer que le vaillant créole s'était fait tuer dans un effort désespéré contre les positions occupées par le commandant Cirapelo, il n'y fallait pas penser. Puisque Maceo était mort, il était nécessaire qu'on tirât parti de cette mort. c'est-à-dire qu'elle contribuât à exaspérer les colères contre l'Espagne.

On eut recours aux hommes d'imagination qui, comme chacun sait, font légion dans la presse d'Outre-Atlantique. Ils eurent des trouvailles merveilleuses. Ils racontèrent qu'un général espagnol avait invité le cabecilla à une entrevue et qu'il l'avait fait assassiner. Un général espagnol parjure et assassin, c'était parfait.

Tout de même, l'histoire manquait un peu trop de vraisemblance. Il était trop facile de réfuter cette réédition du meurtre de Jean-sans-Peur au pont de Monterean. On y renonça donc, mais on se renonce pas à dénoncer la grande perfidie castillane. Si les Espagnols n'avaient pas usé du pistolet ou de la machète, ils avaient mis à contribution le poison des Borgia ; il avaient acheté le médecin de Maceo.

La preuve, n'était-ce pas que ce médecin s'était rendu aux Espagnols ? Evidemment, c'est cet plus héroïque que le docteur Cortacha ramassait pour son usage le revolver fumant du jeune Gomez. On doit cependant trouver tout naturel que ce non-combattant ait accepté des bienfaits de la guerre de façon que les belligérants secondent au personnel des ambulances. Enfin; n'est-ce pas étrange que cet émule de Lucrèce et de Brinvilliers se soit ingénié à empoisonner sa victime sur le champ de bataille ?

***

Qu'importe ! Nous aurons bien souriré en Europe, en Amérique à la légende, et, bien, le Nouveau-Monde n'aura plus un incrédule. Ne faut-il pas empêcher à tout prix que les Cubains ne se découragent et qu'ils s'occupent, si l'Espagne a l'heureuse inspiration de le leur offrir, quelque compensant équitable ? Tous les moyens ne sont-ils pas légitimes pour créer en leur faveur une agitation formidable ?

Ainsi les Espagnols ont-ils commis avec une admirable erreur ? A la Chambre des représentants et au Sénat, les motions d'indignation se succèdent. Le sénateur Magan prodigue, comme à l'ordinaire, son éloquence enflammée. M. Woodman excite à la commission des affaires extérieures une résolution « déplorant l'assassinat de Maceo » et ordonnant au président des Etats-Unis d'intervenir à Cuba. L'agitation a passé les frontières de la Confédération. Elle s'étend à tout le Nouveau-Monde. Les Brésiliens organisent des meetings pour réclamer de leur gouvernement la reconnaissance de la République cubaine.

Ainsi donc la mort de Maceo est loin d'avoir amélioré la situation des Espagnols. Ils peu plus et l'on pourrait dire qu'ils achèvo de gâter les affaires. Ils ton cas, pour eux l'heure est décisive. Qu'ils aient toujours devant les yeux l'échéance fatale du 5 mars 1897 et qu'ils fassent l'effort suprême pour mettre le président Mac-Kinley en présence du fait accompli. De toute manière, ce n'est pas le moment de perdre porti pour le major Cirapelo contre le général Weyler et de changer encore une fois de généralissime au beau milieu de la bataille.

UN DIPLOMATE

Nos Dépêches

Par Fil Téléphonique Spécial

M. Lozé à la chasse

Vienne, 23 décembre. — Les journaux rapportent un incident de chasse dont a failli être victime M. Lozé, ambassadeur de France en Autriche.

Un cerf s'était subitement précipité de son côté, l'ambassadeur a eu juste le temps de l'éviter. Le cerf a sauté par-dessus le chasseur dont il a enlevé le chapeau.

Création de 4me Bataillons

Paris, 23 décembre. — Le Conseil des ministres avait donné hier dit le *Temps*, son approbation au projet tendant à constituer les 4es bataillons dans les régiments d'infanterie de ligne qui n'en ont point encore, c'est-à-dire dans 145 régiments de corps d'armée, les 18 régiments régionaux placés aux frontières ayant déjà cette composition.

Le ministre de la guerre a voulu utiliser ainsi les cadres complémentaires dont les fonctions sont nulles au point de vue de l'instruction en dehors des appels russe qui existent. En même temps il trouve le moyen d'encadrer l'excédent du contingent de recrutement qui s'est fort accru depuis quelques années.

Nous croyons savoir que la mesure ne serait pas appliquée d'emblée.

Cette augmentation d'unité entraînera des dépenses peu élevées car les cadres complémentaires existent déjà, ils ne coûteront rien au budget.

Toutefois, on ne saurait créer d'emblée 145 bataillons sans des crédits assez considérables, puisqu'il y a des questions d'aménagement de quartier, etc., pour pouvoir augmenter l'effectif des garnisons. Aussi la mesure ne sera-t-elle appliquée que très longuement au fur et à mesure que les ressources du recrutement la rendront nécessaire.

Le gouvernement de l'Indo-Chine

Paris, 23 décembre. — Le *Journal des Débats* dit que le gouvernement a arrêté son choix sur M. Gérard, ministre de France à Pékin pour le poste de gouverneur général de l'Indo-Chine. On attendrait en ce moment la réponse de M. Gérard à la proposition qui lui a été faite.

L'espion Guillot

Paris, 23 décembre. — Le capitaine Guillot arrêté pour trahison, est mis le 4 décembre 1896 à Lamarche-sur-Saône, dans la Côte-d'Or. Il ne tait du rang : après de bons états de service, il devint capitaine au 10e escadron du train des équipages.

Quand il prit sa retraite, il déclara vouloir se domicilier à Anguilly (Côte-d'Or), mais il n'y résida que peu de temps.

Sa pension était de 3075 fr.; il y perdit ses droits quand, ainsi que nous l'avons dit, il s'enfuit d'abord en Suisse; plus tard il se réfugia en Belgique ; il a donc pu perdu ainsi 30.750 fr. sans compter les intérêts.

M. Bertulus a interrogé déjà plusieurs fois l'inculpé, mais l'instruction étant absolument secrète, il est impossible de savoir exactement sur quels points ont porté les différents interrogatoires.

Guillot avait comme complice une femme qui habitait Paris et qui a disparu subitement dès le lendemain de l'arrestation de Guillot, c'est-à-dire le jeudi 17 décembre. C'est cette disparition subite qui a conduit le parquet de Paris à voir sur sa culpabilité. Cette femme était la mesgière de Guillot, elle allait fréquemment en Belgique et rapportait le mot d'ordre à ses complices à Paris. On a su tout cela un peu tardivement, et c'est pourquoi l'espionne a pu fuir à temps à l'étranger.

Les docteurs avorteurs

Paris, 23 décembre. — M. Lemercier, juge d'instruction, ayant terminé l'examen des rapports médicaux que lui avaient remis les docteurs Thomiet et Rouardel, médecin légiste, a délivré enfin le permis d'inhumer en ce qui concerne Mlle Thomson et le permis de réinhumer en ce qui concerne la fille de la concierge de la maîtresse de Mansuy : Mlle Madey.

Mme Mansuy, avec une sérénité et sublime résignation aux volontés de son mari a pris toutes les dispositions nécessaires pour que l'enterrement de Mlle Thomson soit célébré avec toute la décence et la solennité désirables. Le corps est parti pour Châteny et est déposé chez Mme Mansuy, où un pasteur protestant viendra le prendre pour le conduire au cimetière après le service religieux. On sait que, conformément au désir de M. Mansuy, sa maîtresse sera enterrée auprès de lui.

Le corps de Mlle Madey sera directement transporté au cimetière de Bagneux.

Quant à l'instruction, elle se poursuit aussi rapidement que le permettent les circonstances. Chaque jour, M. Lemercier préside à d'innombrables interrogatoires, afin d'arriver à clore le plus rapidement son instruction et à en saisir la chambre des mises en accusation.

La Société des Machines à coudre

Montluçon, 23 décembre. — Les débats de l'affaire de la Société des Machines à coudre ont commencé aujourd'hui devant le tribunal correctionnel de Montluçon. La salle d'audience était comble et l'affaire a été appelée à deux heures seulement. MM. de Lignières, Vergne, Jouhet et de Besson sont au banc des prévenus. Les poursuites auxquelles ont abouti les opérations de l'ancien chef de cette Société sont : 1° Distribution de dividendes fictifs ; 2° des abus de confiance et des escroqueries relevés contre de Lignières, président du conseil d'administration ; Vergne, Jouhet, Georges, Poisat, administrateurs ; de Besson, fermier de la Société ; Polman, directeur commercial, et Rodrigues, banquier à Paris.

3° L'infraction à la loi sur les Sociétés relevée contre MM. Guittard, administrateur, Mellne, commissaire de surveillance ; Bouset, calculeur à Paris ; Bouset, calculeur ; Bouset, calculeur ; Martial propriétaire du Grand Café à Montluçon.

L'affaire durera au moins 6 jours.

L'élection des prud'hommes pêcheurs

Paris, 23 décembre. — Le ministre de la marine vient de décider que les élections des prud'hommes pêcheurs qui devaient avoir lieu à la fin du mois de décembre, au scrutin d'arrondissement, seront faites au scrutin de liste.